

Rétrospective Andrzej Wajda Grandeur et contradictions

André Roy

Numéro 140, décembre 2008, janvier 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25232ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, A. (2008). Rétrospective Andrzej Wajda : grandeur et contradictions. *24 images*, (140), 5-5.

Rétrospective Andrzej Wajda

Grandeur et contradictions

par André Roy

Figure incontournable du cinéma polonais, Andrzej Wajda n'a cessé, depuis son premier film, *Génération* (1954), de donner de son pays un portrait politique, social et culturel à la fois fidèle et ambivalent dans son impétuosité, transformant l'histoire tant récente qu'ancienne de la Pologne en épopée ardente, y brassant furieusement métaphores et symboles. La grandeur de son cinéma est nourrie justement d'ambiguïtés et de contradictions, et sa force ne pouvait se déployer que dans un pays socialiste comme la Pologne où l'artiste est obligé de naviguer avec un art consommé de l'équilibre et de la finesse. Ses films sont ainsi le résultat conjugué du refoulement de vérités au profit d'un imaginaire débridé, de non-dits sur les restes d'une histoire tronquée et d'un pessimisme profond en porte-à-faux total d'un art qui devait communiquer l'espoir en un avenir radieux.

Négations et faux-semblants, Wajda le suggère dans *L'homme de marbre* (1976) : il a travaillé avec les contraintes d'un état totalitaire, il a fait des compromis. Avec la science d'un acrobate, il en a toutefois joué, axant ses fictions sur la psychologie plus que sur la tangibilité des faits, sur une dramaturgie qui tournait en tragédies absurdes, souvent grotesques, les luttes de ses concitoyens. Il a composé des récits allégoriques, souvent flamboyants, qui lui permettaient de conjurer – comme chez une majorité de Polonais – des traumatismes historiques qu'on ne voulait pas évoquer. L'art de s'exprimer entre les lignes était son destin, comme celui de tout artiste dans un pays communiste.

Ambivalences et équivoques : c'est le jeu du chat et de la souris. Elles étaient inévitables, et certains cinéastes, ne pouvant assumer les devoirs esthétiques que l'État leur imposait, se sont exilés (Roman Polanski, Jerzy Skolimowski, entre autres). Andrzej Wajda est resté au poste, préférant condenser le mieux possible, soit avec intelligence, beauté et virtuosité et en un paroxysme dramatique et romantique, les leçons politiques imposées par le pouvoir.

Avec *Kanal* (1957) et *Cendres et diamant* (1958), *Génération* est le premier volet d'une trilogie sur la résistance polonaise. Le film

relate le travail clandestin de jeunes communistes dans un quartier de Varsovie en 1942, quartier qui est, sans que cela soit souligné, jouté au ghetto. Jamais, même quand il y a la révolte (un résistant montre la fumée des combats qui monte du ghetto), on n'évoque la vie quotidienne des Juifs, le destin funeste qui les attend. Par ailleurs, le principal protagoniste, Stach, est présenté en héros positif, mais héros bien naïf, emberlificoté par le discours de Sekula, patron de la cimenterie où il travaille et marxiste convaincu. Mais la politique ne suffit pourtant pas : tous ces jeunes gens, tiraillés par leur passage à l'âge adulte, ne comprennent pas la portée politique de leurs gestes, leurs actions s'apparentant plutôt à un jeu puéril.

Kanal, véritable défi à la dramaturgie puisque presque toute l'action se déroule dans des égouts, se situe en 1944. Les survivants d'un détachement de l'armée nationale polonaise y sont moins des héros que des hommes et des femmes convaincus que leur destin est fatal. Le film est profondément noir, même si l'on évite là encore de critiquer un moment historique : alors que se soulèvent les derniers résistants, de l'autre côté de la Vistule l'Armée rouge attend que les nazis aient terminé la destruction complète de Varsovie pour y entrer. L'Histoire ici est un gouffre où disparaissent bien des vérités.

C'est dans ce même gouffre que disparaissent esthètes (un comédien, un journaliste...) et politiques (un maire, un ministre...) de *Cendres et diamant*. L'action se passe le dernier jour de la guerre, le 8 mai 1945 : une organisation clandestine doit tuer le secrétaire du parti communiste au nom de la résistance pour la survie de la Pologne et non contre la terreur annoncée du communisme qui s'y installe. Quelle que soit leur « classe », tous les personnages sont sociaux, cyniques, méprisants; ils sont résignés, masochistes. Le portrait de la Pologne est ici atroce, sordide : l'action de ses résistants est futile et son avenir n'a jamais semblé plus sombre que dans ce film.

Que Wajda ait pu déjouer la censure de l'État et le contrôle idéologique du Parti, et pas seulement avec cette trilogie, le rend




Kanal (1957)



Cendres et diamant (1958)



L'homme de marbre (1976)

passionnant. Et c'est dans la question de la mise en scène qu'on pourrait trouver la réponse à son importance, mise en scène qui paraît assez traditionnelle (y percent souvent pathos et lyrisme) et qui n'est peut-être pas si éloignée de l'esthétique du réalisme socialiste. 

Cette rétrospective exhaustive de l'œuvre d'Andrzej Wajda se tient à la Cinémathèque québécoise jusqu'au 17 janvier 2008.